

GUY CARCASSONNE

Fatalité de l'échec?

Certes, on ne peut parler de succès. Quels qu'en soient les critères la réussite fait défaut. Le mendésisme a ébranlé les habitudes de la vie politique française sans parvenir à les changer ; espoir d'une génération, il ne l'a pas concrétisé ; l'homme qui en fut créateur et symbole n'a que sporadiquement participé au pouvoir. Et si l'hommage rendu à sa personne, à ses idées fut pour la gauche non communiste constant depuis vingt ans, c'était, pour beaucoup, moins un acte de foi qu'un usage liturgique ; la droite quant à elle s'offrant la coquetterie occasionnelle de louer un homme qu'elle ne craint plus, d'honorer celui qu'elle a vilipendé, voire d'invoquer contre les démons du présent la statue du passé.

Au regard de ce passif les éléments d'actifs sont de peu de poids réel. Intègre et moderne, lucide et rationnel, ou encore réaliste, sont les qualificatifs flatteurs qui, accolés au mendésisme, valent adhésion à la représentation qui en est faite. Mais, à peine brûlé, l'encens se refroidit, les bras s'élèvent dans un geste de regret qu'accompagne un soupir : tout cela est vrai, beau, bien, mais ne « marche » pas. La preuve en est partout visible. Le courant socialiste l'a compris qui, avec plus ou moins d'élan, revendique l'héritage mais a pris soin qu'il ne fructifie pas trop, les plus francs en son sein affirmant que, mendésiste dans ses méthodes, la gauche piétinerait encore sur le seuil du pouvoir.

Au mieux perçu comme ce que la politique a de plus noble, le mendésisme est aussi, et pour cela même conçu comme voué à l'insuccès. A quoi bon s'en inspirer si l'échec est fatal ? Gardons-en nostalgie mais revenons aux choses sérieuses.

La vérité pourtant n'est-elle pas différente ? Au-delà (ou en deçà) de l'attraction morale que peuvent provoquer les valeurs et les méthodes décrites par ailleurs, la rentabilité politique elle-même ne peut-elle être invoquée ? En d'autres termes, peut-on soutenir le paradoxe d'une lecture cynique pour affirmer que le mendésisme « paye » ?

Point n'est question ici de prouver (l'expérience seule peut apporter une preuve de réussite, et si tel avait été le cas cette réflexion serait sans objet ; quant à la persistance de l'échec, elle n'est pas non plus la preuve mais tout au plus l'indice d'une fatalité) mais simplement d'avancer une hypothèse — celle de l'efficacité potentielle, y compris électorale du mendésisme — et de tenter d'en asseoir la crédibilité.

La pertinence exige d'abord de trouver à l'échec une cause extérieure au mendésisme lui-même. Qu'il porte en lui son impuissance et le dossier est instruit ; qu'elle lui soit extérieure et la question doit être reconsidérée.

Parce qu'il heurte les habitudes (nous ne reviendrons pas ici sur la définition du mendésisme ; elle se déduit des diverses contributions qui précèdent), le mendésisme a plus que d'autres besoin de temps, et celui-ci a doublement fait défaut. Il a manqué au mendésisme à l'œuvre sous la IV^e République ; il a manqué à ses épigones, français ou étrangers qui, ne retirant pas assez vite les dividendes escomptés, hésitent à persévérer dans une voie qu'ils craignent sans issue.

S'agissant de l'expérience mendésiste de 1954, y reste attachée l'idée de parenthèse tant la durée en fut brève. Mais si le rejet a pu s'opérer c'est parce que les mécanismes institutionnels l'ont rendu souhaitable et possible. Souhaitable pour tous ceux dont l'intrus venait troubler le jeu et possible car ils en détenaient les leviers et ont préféré par son exclusion préparer la chute de leur République plutôt qu'accepter les évolutions qui seules auraient pu la sauver. Mais ce qui compte avant tout c'est qu'installé dans un système lui garantissant une certaine stabilité le mendésisme eût certainement prospéré. Il existe à ce sujet plusieurs indices. Le premier réside dans le fait qu'aucun pouvoir n'a en si peu de temps si fortement marqué. Nul n'a jamais parlé de laniéisme quand pourtant le prédécesseur de P. M. F. est resté plus longtemps que lui à la présidence du Conseil, et des autres chefs des gouvernements de la IV^e République l'histoire a oublié le nom ou ne l'a retenu que pour des raisons autres que leur exercice du pouvoir : Léon Blum pour son prestige intellectuel, Edgar Faure pour sa pérennité, Charles de Gaulle pour ce qu'il fit

avant et après, et si Guy Mollet fait exception il ne semble pas qu'aient été nombreux les regrets suscités par sa chute.

On peut avancer au contraire que, rejeté par le système, le mendésisme ne l'était nullement par l'électorat lors même qu'il n'avait rien atténué ni de la rigueur de sa pensée ni de la franchise de ses analyses. Ainsi lorsque des sondages interrogeaient les Français sur le choix d'un président du Conseil, P. M. F. arrivait très largement en tête en décembre 1955, et se maintenait à un niveau relativement élevé même lorsque était passée, et perçue comme telle, la chance offerte par les élections de janvier 1956 (tableau).

	Décembre 1955	Avril 1956	Septembre 1957	Janvier 1958
E. Faure	6 (*)	2	1	
F. Gaillard				13 (*)
Ch. de Gaulle	1	5	11	13
P. Mendès France	27	14	9	10
G. Mollet	2	14 (*)	14	9
P. Pflimlin			4	3
A. Pinay	8	8	9	10
P. Poujade	2	4	2	3
M. Thorez	6	7	7	8
Autres ou sans opinion	48	46	43	31

* Les noms suivis d'un astérisque sont ceux des présidents du Conseil en fonction au moment de l'enquête.

Source : Revue *Sondages*, 1958, n° 3.

Mais même en supposant ainsi acquise l'idée selon laquelle le mendésisme au pouvoir peut plaire, il resterait à démontrer qu'il peut convaincre avant. Car s'il est vrai qu'il a souffert des tares de la IV^e République en ne se maintenant que sept mois et dix-sept jours, il a aussi bénéficié de ses avantages par l'investiture de son promoteur qu'un autre système n'eût peut-être pas permise.

En d'autres termes, à supposer que le mendésisme convainque lorsqu'il est au pouvoir, a-t-il les moyens d'y accéder ? Les résultats électoraux de P. M. F. lui-même ne sont de ce point de vue nullement probants. A la constante réélection de 1932 à 1956, au succès de 1967 répondent la déroute de 1958, l'échec grenoblois de 1968 ou le score lamentable du tandem avec G. Defferre en 1969. Chacun de ces résultats est explicable mais là n'est pas la question.

Au contraire les élections de janvier 1956 ont eu une signification un peu oubliée. S'il est vrai que fut limité le succès du Front républicain, il n'en fut pas moins réel ; s'il est exact qu'il bénéficia surtout à la SFIO, ce que les contradictions du Parti radical suffisent à expliquer, il est néanmoins probable que les Français d'alors qui votèrent pour le Front républicain (comme ceux qui votèrent contre, d'ailleurs) pensaient majoritairement se prononcer sur le mendésisme et non engendrer le « molletisme ». A la veille du scrutin, le sondage précité atteste d'ailleurs que P. M. F. réunissait 27 % des vœux contre seulement 2 % à son partenaire-concurrent, et ce n'est que pour des raisons contingentes, tenant aux traditions de la IV^e République et à la maladresse tactique de P. M. F., que le mendésisme a laissé passer l'occasion de s'imposer plus durablement. Mais seule importe ici la constatation qu'il ne semble pas par nature incapable de remporter une élection.

Mais si tel est le cas, comment expliquer alors qu'il n'ait jamais pu prévaloir par la suite ? La V^e République en est sans doute la cause première qui n'a pas laissé de place à un mouvement comme le mendésisme. Renforçant les partis contre lesquels elle prétendait lutter elle a conduit à faire que n'existe pas de réelle possibilité en dehors d'eux ou sans eux. Or, d'une part le mendésisme, qu'on le veuille ou non, est identifié à celui que lui a donné son nom, d'autre part ce dernier non seulement n'a jamais été à l'aise dans un parti, mais en plus n'avait pas vraiment compris, à l'inverse de François Mitterrand, l'absolue nécessité d'être soutenu par une organisation structurée pour s'insérer efficacement dans le système institutionnel.

S'engager alors dans la voie mendésiste supposait bien du courage et bien de la constance. L'identification à Pierre Mendès France, en outre, avait de quoi détourner les plus fervents devant l'incapacité à mettre en danger réel le pouvoir de la droite.

C'est pourquoi, en nombre croissant, ceux qui conquis par le mendésisme, sont restés à gauche, se sont tournés vers celui qui offrait un parti, une organisation susceptible de s'opposer efficacement à la majorité installée et de prendre le pouvoir : François Mitterrand et le ps.

Reste alors la question de savoir si sont compatibles une conception partisane et des méthodes mendésistes.

Du succès de la gauche en 1981, il est tentant de déduire qu'elle ne pouvait gagner que comme elle l'a fait. Pari sur la relance, promesses quantitatives, réformes généreuses, tout était nécessaire et la victoire passait par le miroitement de lendemains prospères.

En fait, rien n'interdit de penser que le même résultat — la

conquête du pouvoir — pouvait être obtenu par d'autres moyens.

Soucieuse de vaincre, la gauche a pensé y parvenir en annonçant beaucoup, faisant inconsciemment sienne l'idée selon laquelle l'électorat a moins besoin de rigueur que d'appâts. Conception toute séductrice de la politique, elle n'a d'effets que ce que dure le charme.

Au contraire, à fond inchangé — Union de la gauche, réformes de structures, politique de justice — le style pouvait être autre, porter l'accent sur les difficultés, ne pas cacher les sacrifices et mettre cette lucidité au service d'une volonté clairement affirmée.

On objectera l'effet dissuasif, mais il reste à prouver. Selon certains analystes et non des moindres, en premier lieu, la gauche a moins gagné les élections de 1981 que la droite ne les a perdues et la victoire ne serait donc pas due à ses promesses. En supposant même qu'elle ait recueilli la majorité par son fait et non en raison de l'usure de la droite, on peut avancer que les engagements y ont joué un rôle moindre que la perspective globale d'une autre politique. Enfin, dans un pays où l'électorat a toujours témoigné, collectivement, d'un extrême discernement, l'appel à l'intelligence pouvait être plus attractif que celui à l'intérêt, souvent sectoriel.

De cela existent des indices dont le moins significatif n'est pas la persistance en tête des sondages de popularité de celui des ministres qui semble le plus proche des pratiques mendésistes. Et il est également symptomatique de constater qu'après Michel Rocard, le meilleur niveau est atteint par Jacques Delors dont la force attractive ne procède certainement pas non plus du lyrisme, tandis qu'à droite même l'austère discours de Raymond Barre ne paraît pas lui nuire.

Or l'ensemble de ces éléments peut convaincre un parti aussi sûrement qu'une majorité de la nation. Lucidité, volonté et rigueur, ce tryptique n'est pas voué à l'échec. Il a presque tout au contraire pour convaincre et n'y ont manqué jusqu'ici que deux choses : la persévérance d'une part et d'autre part le franchissement de cet obstacle qui fait qu'en France est enracinée l'habitude absurde de qualifier les politiques comme plus ou moins à gauche en fonction non de ce qu'elles réalisent mais de ce qu'elles promettent. Que ces deux difficultés soient l'une et l'autre surmontées dans l'avenir, et la substance du mendésisme, réincarné, pourra faire la preuve de son efficacité.

Guy CARCASSONNE. — **Fatality of fail ?**

Mendesism is frequently received in politics, as both rigorous and doomed to failure. Yet the certainty of such a fatal failure has not been proved. And even a determined mendesism might win from an election point of view.

RÉSUMÉ. — *Le mendésisme est fréquemment perçu en politique comme tout à la fois rigoureux et voué à l'échec. Or la démonstration d'une telle fatalité de l'échec n'est nullement faite. Peut-être même un mendésisme conséquent serait-il électoralement gagnant.*